L'AGENDA
LA REVUE CULTURELLE DE L'ARC LÉMANIQUE

BLOG
L'ACTUALITÉ CULTURELLE DE L'ARC LÉMANIQUE!

LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI!

janvier 10, 2020

Jusqu'au 19 janvier, le Théâtre de Carouge joue *Le Roi se meurt* d'Eugène Ionesco. Forte d'une scénographie ébouriffante et d'une distribution talentueuse, la version du metteur en scène Cédric Dorier revisite avec panache ce grand classique du théâtre moderne.

Texte: Athéna Dubois-Pèlerin

Photo: Alan Humerose

Confortablement abrité dans son palais, un roi décadent apprend subitement qu'il ne lui reste que quelques instants à vivre. Malgré la vieillesse et la maladie, malgré ses quelques 300 ans d'existence et son royaume qu'il a laissé tomber en ruines, le roi Bérenger se débat, refuse son sort, affirme qu'il n'a pas suffisamment vécu encore, qu'il lui faut plus de temps. Mais nul ne peut négocier avec la Mort lorsqu'elle vient le chercher…

Adapter *Le Roi se meurt* à la scène pourrait être comparé à un travail de chimiste, tant le dosage du comique et du tragique est délicat à manœuvrer. Du rire aux larmes, il n'y a qu'un pas et peu de dramaturges parviennent à nous le démontrer aussi finement que Ionesco. On traverse sa pièce comme sur une corde raide, se sentant constamment happé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Dans la réalisation, la nécessité de réconcilier cette dualité se traduit par un impératif somme toute assez simple: il s'agit de ne verser complètement ni dans la farce, ni dans le pathos.

Cédric Dorier relève brillamment ce défi, laissant pleinement l'occasion au public de s'amuser comme de s'émouvoir. L'absurde est savoureusement cultivé, au travers d'un jeu appuyé, de costumes bigarrés, d'une scénographie farfelue qui tourne sur elle-même comme une horloge mal réglée, et même d'un intermède musical et dansant diablement réussi. La troupe se distingue avec éclat – à peine regrettera-t-on quelques répliques trop précipitées, qui font perdre çà et là au texte une partie de son mordant. Les artistes semblent se plaire à interpréter chacun-e son allégorie, de Nathalie Goussaud, fantasque reine Marie cherchant à tirer son époux vers la Vie, à Anne-Catherine Savoy, qui campe une reine Marguerite pince-sans-rire et décidée au contraire à le préparer à la Mort, en passant par le médecin – la Science incarnée – interprété par un Raphaël Vachoux à la diction remarquable.

Mais le tragique n'est jamais oublié, et marche main dans la main avec le burlesque. Denis Lavalou fait merveille en roi condamné, pris en étau entre ses deux féroces épouses, Eros et Thanatos, la pulsion de Vie et la Mort inéluctable. On rit de sa pusillanimité – et on s'attendrit de sa vulnérabilité. Forcé de renoncer au rêve de l'immortalité et de contempler sa propre fin, Bérenger cesse d'être roi pour devenir l'Humain dans ce qu'il a de plus viscéral. Les questions qu'il pose à mi-voix sont celles que nous portons toutes et tous au fond de nous: Qu'est-ce que cela signifie de disparaître? Comment accepter de ne plus être? Que restera-t-il de moi lorsque je ne serai plus?

Le Roi se meurt est un Memento Mori jovial et acéré, une œuvre à la fois cruelle et d'une tendresse infinie. On en ressort étrangement troublé-e, mais avec un sentiment diffus de gratitude envers la vie, sa finitude et l'infini de ses possibilités.

Le Roi se meurt

Théâtre de Carouge, La Cuisine – Rue Baylon

Jusqu'au 19 janvier

www.theatredecarouge.ch

La mort en «live» et en couleurs

Théâtre À Carouge, Cédric Dorier exalte le régicide d'Ionesco.

Par Katia Berger 09.01.2020

Couronné d'une réplique miniature du décor, Bérenger 1er (Denis Lavalou) et sa cour bariolée. Image: ALAN HUMEROSE

Il n'y a pas que Molière qui ait succombé sur les planches. Le roi Bérenger 1er agonise deux heures durant chaque fois qu'une scène accueille «Le Roi se meurt», cet indémodable classique d'Eugène Ionesco. En l'occurrence, c'est à la Cuisine du Carouge – après une création au Kléber-Méleau de Renens prolongée d'une tournée depuis l'automne – que le public assiste en direct au trépas du souverain, tapageusement orchestré par Cédric Dorier dans un tourbillon d'effets visuels, de chansons dansées, de fumées, de décors en spirale et de costumes kitsch.

Royaume et roi malades

«Il n'y a d'autre clé pour comprendre la pièce que ma peur de mourir», notait le dramaturge d'origine roumaine en 1962, alors qu'il accouchait frénétiquement de la tragi-comédie en un acte au sortir d'une grave maladie. Ce joyau du théâtre de l'insolite, rappelons-en donc le pitch. Ici perruqué à la mode de Louis XIV, un monarque persuadé de son omnipotence (suivez mon regard, lequel adopte celui du metteur en scène!) apprend qu'il est atteint d'un mal incurable, et qu'il ne lui reste à vivre que le temps du spectacle. Qui plus est, son royaume dépérit avec lui, victime d'un cataclysme étrange («les nuages pleuvent des grenouilles», «les terres se sont rabougries»), aux résonances duquel le spectateur de 2020 sera tout particulièrement attentif. Sa cour, réduite à l'essentiel en ces circonstances funestes, se compose de ses deux épouses successives, Marguerite – prompte à le pousser vers l'au-delà – et Marie – prête à tout pour le retenir –, le médecin – astrologue calqué sur les charlatans moliéresques –, la servante Juliette (savoureuse Agathe Hauser), et le garde fluet (frétillant Florian Sappey).

Bérenger, que Denis Lavalou interprète comme on le ferait une symphonie, suit dès lors les phases émotionnelles du condamné: déni, révolte, désespoir, nostalgie, sursaut, acceptation et abdication mutique. Le texte d'Ionesco détaille avec lucidité et ironie chacune de ces étapes: «Pourquoi suis-je né si ce n'est pas pour toujours?», «que les écoliers n'aient d'autre sujet d'étude que moi!» ou «vous, les suicidés, apprenez-moi le dégoût de l'existence!», s'entend-on dire avec la volupté du confessé. Par moment, la philosophie vient s'en mêler aussi, quand le tyran déchu constate que «ce qui doit finir est déjà fini; tout est passé…»

À l'humour des répliques, Cédric Dorier («Misterioso 119», «Il Giasone», «Un si gentil garçon») superpose une chamarrure de l'esthétique tout à fait compatible avec l'univers de son coproducteur Omar Porras. Au son d'un tic-tac, la scénographie érige des parois concentriques qui répondent à ce «quelque chose de rouillé dans le mécanisme» décrit par le livret. Les comédiens arborent chacun sa teinte criarde et son maquillage outrancier. Au moment où l'angoisse du moribond atteint son apogée, un torrent d'images vidéo se déverse – pêle-mêle espace sidéral, incendies, abeilles, bateaux de migrants. Même sans ces allusions, l'évidence de l'absurde scruté par Ionesco s'est décuplée en soixante ans.

Théâtre du côté de la vie

Mais on ne saurait sous-estimer le fin lecteur qu'est Dorier. S'il donne dans l'excès, ce n'est pas par seul goût de la fioriture baroque, non. L'auteur supprime son roi au baisser du rideau? Il faut en déduire que la représentation, du côté de la vie, sait seule résister à la mort! Le metteur en scène se doit en toute logique d'appuyer le contraste entre «l'anormal» du théâtre et «l'habituel» mortifère. Aussi, aux saluts, sa troupe a troqué le costume contre le vêtement civil. Presque un habit de deuil. Sauf que le lendemain, le roi ressuscite!

«Le Roi se meurt» La Cuisine, jusqu'au 19 jan., 022 343 43 43, www.theatredecarouge.ch

SPECTACLE

Quand le roi se meurt, Ionesco reverdit

De gauche à droite, Florian Sapey, Raphaël Vachoux dans le rôle du Médecin, Denis Lavalou en roi qui se meurt, Nathalie Goussaud-Moser en seconde épouse et Agathe Hauser. A l'arrière-plan, Anne-Catherine Savoy, première épouse du roi joue les maîtresses de cérémonie. © Alan Humerose

Scènes - Alexandre Demidoff
Publié samedi 16 novembre 2019 à 11:23, modifié samedi 16 novembre 2019 à 11:24.

Au Théâtre Kléber-Méleau à Renens ce week-end encore, six comédiens formidablement timbrés jouent une course contre la montre, réglée avec maestria par le Vaudois Cédric Dorier. Cette farce métaphysique fera le bonheur des scènes romandes dès cette semaine.

Sacré Ionesco. Il goûte au néant et vous remet d'aplomb. Cette nuit-là, la lune est gironde et le froid tenace. Un public ragaillardi quitte le Théâtre Kléber-Méleau, à Renens. Il vient d'ovationner *Le Roi se meurt* - à Yverdon cette semaine, puis en tournée romande - joué par six comédiens parfaitement timbrés, réglé avec la maestria d'un horloger-poète par Cédric Dorier. Sur le chemin cabossé qui mène à la gare, deux jeunes filles, 17-18 ans, commentent le bonheur du soir. L'une dit: «Ce que j'adore au théâtre, c'est que c'est bizarre.»

La roue de la fortune tourne et c'est Dieu qui est aux manettes, ce qui n'annonce rien de bon. C'est ce qu'on se dit en découvrant le décor d'Adrien Moretti et Cédric Dorier. Du cylindre du temps, une boîte incurvée constellée de pignons, surgissent des dames aux toupets magistraux. L'une a des airs de maîtresse de cérémonie SM. C'est la reine Marguerite (Anne-Catherine Savoy, implacable, magnifique de prestance). L'autre est sirupeuse dans sa robe de bonbonnière rose. C'est la reine Marie (Nathalie Goussaud-Moser).

Elles s'alarment. Leur mari de roi - il a deux épouses, c'est plus sûr - va mourir dans une heure trente et des poussières, le temps d'une ultime représentation. C'est le Médecin (Raphaël Vachoux) dans son uniforme clinique vert tilleul qui l'a dit, ce n'est donc pas billevesée. Mais où se cache donc le futur moribond?

«Attention, sa Majesté Vive le roi!», claironne le Garde (Florian Sapey), mélancolique dans sa tenue d'acrobate sorti d'une toile de Picasso. Retentit une musique de cour à la mode de Louis XIV. Très roi

Soleil, Bérenger 1er alias Denis Lavalou croque une carotte. «Sire, on doit vous annoncer que vous allez mourir.» Et l'intéressé d'opiner, bonhomme: «Bah, je le sais…»

Poésie endiablée

A quoi tient la réussite de cette production? A l'intelligence du parti pris esthétique et de la lecture de l'œuvre. Fidèle à la veine de Ionesco, Cédric Dorier traite la matière comme un conte métaphysique à bordures comiques. Notre humanité transfigurée ne se débat-elle pas ici au sein du boîtier du temps? Ce décor séduit l'oeil, fait vagabonder l'esprit, affûte aussi l'interprétation. Dans cette souricière, gestes et répliques doivent perforer comme des aiguilles à tricoter.

Car l'auteur de *Rhinocéros* et des *Chaises* est un père-la-rigueur. Pour que sa parabole s'incarne, sa mécanique doit être irréprochable. Ce qui suppose une maîtrise théâtrale du rythme, des ressorts surprises donc, ces échappées vidéos psychédéliques par exemple, moment suspendu où astéroïdes, méduses, anémones des mers glissent en musique comme autant de leurres avant le trou noir.

Grande frousse enfantine

La beauté de ce *Roi se meurt*, c'est encore l'interprétation de Denis Lavalou dans le rôle-titre. Le texte exige depuis sa création à Paris en 1962 un comédien cosmique, terrien et spirituel, adepte d'Alfred Jarry et de Shakespeare, pour le porter. Michel Bouquet fut de ceux-là. Denis Lavalou est à la hauteur.

Voyez sa sainte suffisance sur son cheval blanc à bascule. Voyez encore comme il s'enlise dans sa baignoire, un vol de mouches dans les yeux. Il apporte au personnage une clarté de printemps en fuite, une grande frousse enfantine, une aisance folle à tous les âges, jusqu'à ce lit d'hôpital où il minaude comme une diva fanée face à sa Juliette de servante (Agathe Hauser).

Denis Lavalou s'extirpe à présent de ses mauvais draps, dans sa chemise qui est un suaire. Ses jambes, des pattes de poulet dirait-on, gigotent dans le vide. Face à lui, Anne-Catherine Savoy joue la grande ordonnatrice. Il a enfin posé les pieds au sol et chaque pas est une révérence dérisoire, l'amorce d'un adieu.

Ce qui bouleverse alors, c'est la fragilité d'un corps en hiver. L'homme sans Dieu livré au pauvre théâtre des jours qui se dérobe. Quand il écrit *Le Roi se meurt*, Ionesco a 53 ans. Il se croit atteint d'une maladie incurable. La Camarde le harcèle, il contre-attaque avec les armes d'un pitre superbe qui se pique de philosophie, d'un désenchanté qui après le désastre absolu de la guerre a donné le change, d'un libertaire qui honnit tous les partis sauf celui du masque et du rire.

Qui a dit alors que l'auteur du *Journal en miettes* était le totem des années 1950-1960, celles qui voient le théâtre de l'absurde s'épanouir? Il ne se réduit ni à un courant ni à une époque. Cette version du *Roi se meurt* le démontre en beauté. Eugène Ionesco a de beaux jours devant lui.

Le Roi se meurt, Renens, Théâtre Kléber-Méleau, jusqu'à dim.

rens.https://www.tkm.ch/; puis :

tournée romande 2019-2020
Yverdon-les Bains, Théâtre Benno Besson, 20 et 21 nov.;
Neuchâtel, Théâtre du Passage, 27 nov.;
Fribourg, les Osses, du 5 au 15 déc.;
La Cuisine du Théâtre de Carouge, du 8 au 19 janv.;
Martigny, Théâtre Alambic, 23 janv.;
Bienne, Théâtre Nebia, 25 janv.;
Mézières, Théâtre du Jorat, 4 juin.

LE COURRIER
L'essentiel, autrement

SCÈNE

Le roi va mourir, vive Dorier!

Au Kléber-Méleau, Cédric Dorier met en scène l'œuvre prophétique de Ionesco dans un spectacle total, pétri de références pop, entre rire jaune et larmes sincères.

LE COURRIER DE GENÈVE - MERCREDI 6 NOVEMBRE 2019 par LUCAS VUILLEUMIER

Dans «Le Roi se meurt» de Ionesco, ce serait presque le monde entier qui toucherait à sa fin. ®ALAN HUMEROSE

La mort d'un roi est la mort d'une époque. D'un pan de la culture de son royaume, en même temps qu'elle peut préfigurer un appel d'air, l'arrivée d'un souffle nouveau. Dans la pièce de Ionesco, *Le Roi se meurt*, qu'il écrit presque d'une traite en 1962, sa dernière grande œuvre encore jouée aujourd'hui, ce serait presque le monde entier qui toucherait à sa fin.

Comme en apnée face à une nature exsangue, une jeunesse qui s'abrutit, tout juste capable d'apprendre les quatre premières lettres de l'alphabet, la cour à laquelle *Le Roi se meurt* nous ouvre les portes se presse autour d'un monarque que ses sujets n'inspirent plus, tant la poussière accumulée sur sa vision et ses jugements semble avoir souillé sa superbe d'antan.

Grâce à la dernière mise en scène du Lausannois Cédric Dorier, actuellement au Théâtre Kléber-Méleau, à Renens (jusqu'au 17 novembre, avant une impressionnante tournée romande), l'œuvre de l'auteur de *La cantatrice chauve* explose d'actualité et de résonances vibrantes avec notre époque, le texte étant déjà lui-même puissamment universel et intemporel.

Bérenger l'universel

Presque prophétique, cette satire d'un pouvoir politique déconnecté du réel, et qui pourtant assiste à une déréliction politique, écologique et sociale, donne à voir ce qu'une agonie peut avoir de pathétique, d'émouvant et de saisissant. Celle d'un tyran désabusé, drogué à un pouvoir qu'il ne veut pas céder, et encore décidé à retenir les dernières pulsions de vie qui traversent de plus en plus difficilement son corps abîmé et bientôt rampant.

Le roi Bérenger, qui va voir de près le bout du tunnel de sa finitude, n'est pourtant pas tout à fait au-dessus de nous. Ce personnage d'«homme universel», présent sous des traits plus roturiers dans d'autres pièces de Ionesco, a même toutes les ressemblances avec un simple mortel que la question de la mort taraude.

Rappel du temps

Le décor circulaire imaginé par Cédric Dorier et son scénographe Adrien Moretti est d'ailleurs un constant rappel à ce temps qui passe, et qui file comme les grains du sablier entre les mains de ce roi défraîchi. Telle une horloge saturée de mouvements qui crissent à chaque seconde de vie perdue, et qui figure autant la salle du trône que ses antichambres, ce décor, dont aucun personnage de franchit les limites, est une des plus grandes réussites de ce spectacle renversant.

A cette beauté plastique non négligeable, et qui allie quelques références de pop culture au comique superbement mis en lumière dans ce drame qui rit jaune, se conjugue la beauté des costumes. Entre le *Brazil* de Terry Gilliam, un concert de Mylène Farmer, un film de Cocteau ou de Demy (une partie opératique en milieu de spectacle coupe littéralement le souffle) ou l'univers de Lewis Carroll, on assiste à un spectacle total et noblement populaire: la mise en scène de Cédric Dorier semble lisible à tout âge, tant elle cristallise un nombre infini de niveaux de lecture.

Une partition jouissive

Les comédiens font également un travail à couper le souffle. Autour de ce roi joué par un Denis Lavalou touché par la dis-grâce, et qui tombera de son trône-cheval shakespearien jusqu'à un lit d'hôpital duquel émettre ses derniers soupirs, entre réminiscences hallucinées et râles désespérés, s'affaire une comédie humaine plutôt foisonnante.

Sa reine Marie en forme de bonbon rose (une Nathalie Goussaud-Moser désarmante d'espoir), son pendant maléfique, la Reine Marguerite qui veut sonner le glas d'un règne qui s'embourbe (Anne-Catherine Savoy, dont la cruauté fait mouche à chaque réplique). On citera aussi son médecin, qu'une euthanasie contenterait mieux que le déclin du corps et de l'esprit (le génial Raphaël Vachoux), sa bonne (une Agathe Hauser tout droit sortie d'un film de Tim Burton), et le garde (le sautillant Florian Sapey). Autant de partitions tranchantes qui forment ensemble ce qu'on est en droit d'appeler un chef-d'œuvre de mise en scène.

Jusqu'au 17 novembre, TKM, Renens, www.tkm.ch; puis en tournée romande; les 20-21, Théâtre Benno Besson, Yverdon-les-Bains; le 27, Théâtre du Passage, Neuchâtel; du 5 au 15 décembre, Théâtre des Osses, Fribourg; du 8 au 19 janvier, Théâtre de Carouge, etc.

la terrasse
"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

Le roi se meurt d'Eugène Ionesco, mis en scène par Cédric Dorier

D'EUGÈNE IONESCO / MES CÉDRIC DORIER

Publié le 2 novembre 2019 - N° 281

Cédric Dorier livre une mise en scène tonique et ludique de la pièce de Ionesco, en restituant sa portée métaphysique, métaphorique et même prophétique

On dit qu'avec le soleil, seule la mort ne se regarde pas en face. C'est pourtant ce que fait Ionesco en 1962 au sortir d'une grave maladie, exorcisant son angoisse – en deux semaines d'écriture seulement – dans une pièce qui tient autant de farce que de la métaphysique. Dès le début, les cartes sont abattues : le roi va mourir. Et après tout n'a-t-il pas assez vécu ce vieux monarque égoïste et égocentré, tyrannique et jouisseur, qui pendant quatre cents ans de règne,

a davantage pensé à lui et au court-terme plutôt qu'à son royaume, désormais dans un état de délabrement avancé ? Mais est-on jamais prêt à envisager concrètement l'idée de sa propre mort ? « Il n'avait qu'à y penser plus tôt », assène cruellement la reine Marguerite, plutôt que de remettre chaque jour au lendemain son apprivoisement de la mort. Car le lendemain finit par être l'aujourd'hui, contraignant le roi à passer en moins de deux heures par tous les états d'esprit : déni, révolte, découragement, régression, nostalgie, résignation. Si la pièce de Ionesco paraît atemporelle, c'est bien sûr qu'elle nous renvoie à notre propre et universelle finitude. Une éphéméréité de la condition humaine que Cédric Dorier symbolise par un ingénieux décor circulaire pouvant représenter à la fois le royaume, la couronne, une planète, la roue du temps ou pourquoi pas une machine infernale. Mais en mêlant dans le même temps, comme le fait le texte, concrétude des situations et portée métaphysique, comique et tragique, le metteur en scène réussit à souligner particulièrement deux autres aspects de la pièce : celle de la métaphore de la représentation théâtrale, avec une fin qui envoie ostensiblement valser le quatrième mur ; et surtout celle, quasi prophétique chez Ionesco, de notre possible disparition collective, par faute de notre désinvolture à l'égard des ressources de notre planète.

Un univers ludique et pop qui stimule le jeu des comédiens

Même si le sujet est âpre, le metteur en scène s'appuie sur un univers particulièrement ludique et pop : les maquillages sont outrés, les costumes colorés, les perruques extravagantes, accentuant le mélange de solennel et de dérisoire de la pièce. Cédric Dorier va jusqu'à insérer une scène parodiant une comédie musicale (clin d'œil à Jacques Demy) ou à pousser la musique vers le cinéma (clin d'œil à Michael Nyman), ce qui a pour effet de tonifier le rythme et de stimuler le jeu des comédiens, tous très bons. Denis Lavalou compose un roi odieux d'abord, puis terriblement touchant et humain, comme dans la scène où il prend soudain conscience de la valeur de la vie, au point de trouver magnifiques les plus humbles actions de la Bonne – incarnée avec drôlerie par Agathe Hauser. Implacables, la Reine Marguerite (Anne-Catherine Savoy) et le Médecin (Raphaël Vachoux) semblent échappés de l'*Orphée* de Cocteau, guidant le roi vers la mort tandis que la fraîche Nathalie Goussaud (la Reine Marie) lui espère encore une vie aussi rose bonbon que ses habits, et que le garde (Florian Sappey) multiplie les pitreries. À la fin de la pièce, Cédric Dorier exploite au maximum la pirouette proposée par Ionesco en faisant disparaître le roi. Meurt-il ou se dissout-il dans un univers parallèle ? Bien sûr, on n'aura pas la réponse… du moins de notre vivant !

Isabelle Stibbe

A l'affiche

Acteur et metteur en scène profond et passionné, sa démarche,
caractérisée par une attention soutenue au texte,
ne craint ni le silence ni la lenteur et se démarque par son intériorité.
Lise Gagnon, Dictionnaire des artistes du théâtre québécois

EXTRAITS DE PRESSE

LES FEMMES SAVANTES

Denis Marleau - Grignan, Fêtes nocturnes été 2012
Extraits de Presse
Le FIGARO - Armelle Héliot - 28.06.2012

Aux *Fêtes nocturnes*, la savoureuse comédie de Molière bénéficie d'une mise en scène remarquable du Québécois Denis Marleau. Un croissant de lune scintillant est accroché, encore haut dans le ciel, le vrai ciel de la Drôme. À l'Acte III, scène 2, Philaminte, éprise de savoir et de découvertes l'avoue: «Et j'ai vu clairement des hommes dans la Lune.» D'un geste harmonieux, Christiane Pasquier, qui incarne la femme de Chrysale, le «bon bourgeois», désigne l'astre montant. Un frisson de joie parcourt le vaste gradin. Près de 800 personnes, toutes générations, tous milieux confondus, contemplent, au pied de la magnifique façade Renaissance du château de Grignan, l'une des plus savoureuses comédies de Molière, *Les Femmes savantes*.
Ah! Vous dire les bonheurs de cette mise en scène heureuse et libre que l'on doit au très grand artiste québécois Denis Marleau! [...] qui a réuni une équipe artistique excellente venue de Montréal. [...] Actuellement, lorsque débutent les représentations, le ciel est encore très clair. Les «personnages» font leur entrée par la gauche. Une famille qui arriverait en villégiature dans sa maison d'été. Vêtements des années 1950 (Ginette Noiseux) qui flattent les lignes ravissantes des comédiennes et donnent à l'histoire une actualité amusante. Lorsque Vadius (Denis Lavalou) surgit sur son vélo, silhouette à la Jarry, on rit! On retrouve cette comédie de 1672 et ses beaux alexandrins avec un plaisir profond. [...] Molière excelle à suggérer les liens qui unissent cette famille et il y a dans le regard de Denis Marleau quelque chose d'aigu qui actualise sans forcer le propos. Tout est vivant, palpitant, tout est proche. Martine (Estelle Clareton), jolie fille pleine de bon sens, comme Clitandre (François-Xavier Dufour), l'amoureux d'Henriette, ou Ariste (Bruno Marcil) sont d'une séduisante vérité. Deux jeunes circassiens recrutés sur place, Stefan Gazewski et Damien Heinrich, font les agiles valets avec une réjouissante alacrité. Les rythmes sont parfaits, les cadrages subtils, la langue est dite à la perfection, sans aucun accent et avec une fluidité particulière. L'excellence lie la troupe. Tous ces acteurs sont très connus dans leur pays. Aux rappels, ils collent sur le revers de leur costume, le carré rouge des étudiants du Québec, en lutte depuis si longtemps. Vive la Belle Province!
*

Le Dauphiné Libéré

C’est fou comme “Les Femmes savantes” de Molière, jouée pour la première fois en 1672, s’accorde merveilleusement bien avec les années 1950. Le metteur en scène Denis Marleau aurait même transposée la pièce en 2012 qu’elle aurait gardé toute sa crédibilité, tant certaines scènes se révèlent contemporaines après 340 ans. Une fois qu’on s’est adapté aux déclamations du texte en alexandrins, l’humour et la finesse de cette comédie de moeurs l’emportent. Marleau, immense homme de théâtre au Québec, s’est appuyé sur une large utilisation de la cour du château de Grignan (son bassin, ses escaliers, sa grande porte), sur une mise en scène légère et sur une distribution

fabuleuse. Les comédiennes sont toutes plus talentueuses les unes que les autres.[...] Les interprétations masculines ne sont pas moins marquantes. [...] Le soir de la générale, le public a ovationné les artistes et l'ensemble de l'équipe.
*

Kourandart - Angélique Lagarde - 11.07.2012

Pour cette 28ème édition des fêtes nocturnes de Grignan, le département de la Drome accueille le québécois Denis Marleau accompagné de sa collaboratrice artistique Stéphanie Jasmin et de sa désormais célèbre compagnie Ubu. Le metteur en scène a choisi de traduire cette mise à mal des carcans de la bourgeoisie disputés par des femmes de lettre en transposant l'intrigue des *Femmes Savante*s de Molière dans les années 1950. Pari osé… Pari réussi !

La façade du château de Grignan [...] est l'écrin idéal pour Les Femmes Savantes de Molière. [...] Sublimé par la fascination des femmes, hormis Henriette, Carl Béchard, drôlissime Trissotin, compose ici un parfait sophiste qui atteint son apogée dans le duel avec son confrère le poète Vadius campé par un Denis Lavalou très en verve et qui sera d'égal dans la scène de fin grandiose chez le notaire.

Ce qui est en tous points remarquable dans cette mise en scène des Femmes Savantes de Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, c'est le respect voire la sublimation du texte par cette transposition osée mais juste dans les années 50. Si l'on retrouve la satire des pédants plus intéressés par l'argent et le pouvoir que par les lettres, ce qui transcende cette adaptation c'est le juste traitement du tissu familial et de cet amour contrarié entre désir et raison.
*

Performances d'acteurs

Mais ce sont les comédiens que l'on remarque. C'est une pièce d'acteurs, pour la première fois peut-être avec Marleau. Ils sont tous excellents, font preuve d'une étonnante facilité dans le maniement des alexandrins, à tel point que les journalistes présents étaient incapables de distinguer les comédiens québécois des deux interprètes belge et française. [...] Tous les comédiens ont eu droit au final à une chaleureuse ovation.
*

Les Trois Coups - Cédric Enjalbert - 23.07.2012

Un truculent Trissotin tient l'affiche à Grignan

Après Brigitte, Jaques‑ Wajeman ou Jean‑ Luc Revol, le canadien Denis Marleau prend la main. Il met en scène des *Femmes savantes* qui manquent d'un brin de folie, mais qu'emportent un bel esprit de troupe et un Trissotin magistral. *Les Femmes savantes* de Marleau fredonnent un air de dolce vita sous le soleil de Provence. Armande (Noémie Godin‑ Vigneau) et Henriette (Murielle Legrand), deux soeurs en maillot de bain

années 1950, l'une « savante », l'autre plus vivante que sa pédante cadette, se crêpent le chignon. Motif de la discorde : le savoir des savantes… [...] Dans cette atmosphère de vacances finissantes, des mégères bien éduquées trépignent de joie à l'idée de rencontrer le maître ès effets de manche, le pédant furieux adepte du bon mot, de l'enfumage, du sonnet pompeux, de la ballade amphigourique : Trissotin (Carl Béchard). Il est le monsieur de ces dames avides d'apprendre, pensant s'émanciper en tombant sous le joug du pédant, aveugles. Le borgne Trissotin est roi. Son arrivée électrise à l'instant le rythme de pièce. Trissotin tiré à quatre épingles débarque en Vespa. Cheveux touffus frisés au vent, Carl Béchard dans sa redingote seyante s'essaie aux bons mots rimés avec une aisance de charlatan hilarant. [...]

La scénographie, d'une sobriété respectueuse de la beauté du lieu, rehaussée d'un simple jeu de lumières et de projections discrètes, habille un décor dépouillé, concentré sur le bassin central. On s'assoit sur ses rebords, on marche tout autour, on y clapote, on s'y baigne. Les histrions du savoir et de la belle formule manquent d'y glisser. On craint le flop, tandis que flotte sur cette famille en villégiature un air délétère qu'on respire aussi chez Goldoni. Denis Lavalou, dans la peau de Vadius, compose un magnifique pédant pétri de rigidité, de cocasserie guindée, affublé d'un gros accent et d'un petit vélo. [...]

LA PRESSE, Montréal - Michel Dolbec - 22.07.2012
Denis Marleau et Molière enchantent le château de Grignan
Le spectacle, satire fameuse et jouissive du snobisme intellectuel et du pédantisme, est à l'affiche presque tout l'été, mais il est inutile d'espérer y assister sur la route des vacances. Les places se sont envolées dès les premières représentations fin juin et la pièce joue à guichet fermé. Lorsqu'elle quittera l'affiche le 18 août, 31 000 spectateurs l'auront vue.
Pour seul décor, la belle façade du château Renaissance, devenu lieu de villégiature où arrive une famille pour l'été. Les personnages y sont chez eux, qui vont et viennent, apparaissent aux fenêtres, prennent le soleil ou rentrent du tennis. Il fait encore clair quand commence le spectacle, qui se terminera la nuit venue...
Marleau signe ici son premier Molière. Il le fait comme d'habitude avec une compréhension pointue du texte, sans jamais forcer le trait, en y ajoutant ci et là quelques anachronismes amusants. «Je l'ai monté comme un Molière», lance-t-il, telle une évidence, pour expliquer une mise en scène qui tient de la ligne claire, à la fois légère, fluide et joyeuse. [...]
Le succès de ces *Femmes savantes* tient à leurs dix acteurs (dont huit Québécois). Ils sont tous formidables et manient l'alexandrin avec une aisance à la fois naturelle et moderne. Et bien sûr sans aucun accent. [...] Ces Femmes savantes seront présentées au TNM à Montréal en octobre prochain.
*

PACAMAMBO

De Wajdi Mouawad, m.e.s. Serge Marois
Avec Julie Beauchemin, Chantal Dumoulin, Denis Lavalou, Richard Lemire
Reprise Maison Théâtre Montréal, janvier 2011

LA PRESSE, Jean Siag, 19 janvier 2011
Plus de dix ans après sa création, la Maison Théâtre reprend cette très belle fable sur le deuil écrite par Wajdi Mouawad. Avec la même distribution qu'en 2000 - Julie Beauchemin, Denis Lavalou et Chantal Dumoulin (à laquelle s'est ajouté Richard Lemire) -, la même mise en scène lumineuse de Serge Marois, et surtout la même force d'une parole à la fois percutante et poétique.
On retrouve ici un thème central de la dramaturgie de Wajdi Mouawad, à savoir l'apprivoisement de la mort, qui passe notamment par la révolte. Dans une allégorie teintée d'humour qui met en scène une jeune fille, Julie (Beauchemin), confrontée à la mort de sa grand-mère. Mais qui refuse de se séparer d'elle «physiquement». Le récit de cette perte nous est dévoilé au cours des confidences faites au compte-gouttes par la fillette à un psychiatre interprété par Denis Lavalou (très convaincant). Avec le nom d'un lieu inventé par la grand-mère qui revient sans cesse: Pacamambo. Lieu imaginaire de notre dernier repos où «les uns sont les autres» et où «nous sommes de la couleur que nous voulons».

LE DEVOIR, Michel Bélair, 19 janvier 2011
Théâtralement, on devine que le texte pose des défis majeurs puisque dans la pièce, on le remarque rapidement, les morts parlent, tout comme les chiens d'ailleurs. Pourtant, Serge Marois livre ici une de ses mises en scène les plus achevées: rythmée, colorée, vive, allant constamment à l'essentiel, il sait à tout moment provoquer la surprise et l'attention des jeunes spectateurs... médusés tout au long de la

représentation lorsque je suis passé à la Maison Théâtre en début de semaine. Tellement d'ailleurs qu'après trois minutes, j'ai cessé d'essayer de me souvenir et de faire des liens avec la création du spectacle en 2000. Il faut dire aussi que Marois compte sur une équipe de comédiens remarquables (Julie Beauchemin, Denis Lavalou, Chantal Dumoulin et Richard Lemire), dont la présence inspirée nous fait applaudir à l'idée géniale de ressortir ce spectacle des coffres de l'Arrière Scène

C'EST AINSI MON AMOUR QUE J'APPRIS MA BLESSURE

de Fabrice Melquiot, m.e.s. Denis Lavalou & Marie-Josée Gauthier
Avec Denis Lavalou & Victoria Diamond
Théâtre La Chapelle, Montréal, mars 2010

VOIR par Christian Saint-Pierre, jeudi 25 mars 2010
Le quasi-solo est une introspection, le monologue intérieur à la fois lyrique et maladroit d'un homme en deuil d'amour et d'amitié. Mise en scène par Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier, la production du Théâtre Complice épouse brillamment la richesse de cet objet littéraire hypnotique, chambre d'échos et de dédoublements. (…) De la partition à saveur koltésienne, véritable vortex de répétitions et de récurrences, Denis Lavalou s'empare avec brio. Sont au rendez-vous toutes les nuances et ruptures de ton qui s'imposent. (…) Pour ravir les yeux quand l'esprit s'égare, il y a les projections de Frédéric Saint-Hilaire, partie prenante de la scénographie de Cédric Lord. La vidéo, adroitement supportée par l'environnement sonore d'Éric Forget, campe l'action dans un fantasme d'aéroport. Elle joue habilement des réflexions et des superpositions, pour ne pas dire des apparitions, achève de faire de la représentation un objet de mystère et de fascination.

La Presse par Jean Siag, mercredi 24 mars 2010
Le Théâtre Complice propose à La Chapelle un texte poignant et incisif du Français Fabrice Melquiot. Tout dans ce monologue d'une heure et quart repose sur les épaules de Denis Lavalou, qui nous plonge à la fois dans son désespoir et son désir, intact, d'aimer. (…) Totalement habité par les mots de Melquiot, Denis Lavalou est par moments bouleversant. Il joue juste et rythme bien ce texte rugueux en même temps que poétique. (…) Les rôles muets au théâtre ne sont pas légion. Victoria Diamond compose parfaitement cette femme inconnue, dont on ne saura jamais rien, mais pour qui tous les mots de Melquiot sont destinés. C'est beau, touchant et vrai. Le décor et la scénographie sont hyper efficaces. (…) L'aéroport, lieu par excellence de tous les passages, des départs comme des arrivées, bref, de toutes les possibilités, est le lieu idéal pour cet homme qui se cherche. Je ne vous révèle pas la fin, mais après le départ de la belle inconnue, il dialoguera avec son ombre avant de tourner définitivement la page de son passé.

LE DEVOIR par Alexandre Cadieux, mardi 23 mars 2010
Lieu de transit et de décalage, l'aéroport plonge son visiteur dans un état d'urgence ou, au contraire, de stupeur hébétée. Le protagoniste de *C'est ainsi mon amour que j'appris ma blessure*, un texte du Français Fabrice Melquiot que le Théâtre Complice joue en ce moment à La Chapelle, ressemble à un fantôme parmi les quidams en partance. Son refrain, livré avec aplomb par le comédien et metteur en scène Denis Lavalou, présente un mélange de ferveur et de langueur qui colore toute la représentation. (…) Il faut souligner en terminant le travail des concepteurs sur ce spectacle du Théâtre Complice, un enchevêtrement à la fois simple et sophistiqué qui situe fort bien le personnage dans son environnement.

MONTHEATRE.COM par Aurélie Olivier, lundi 22 mars 2010
La langue de Melquiot est sinueuse (sans être alambiquée), collée au cheminement de la pensée d'un être sans aucune censure qui commente, digresse, se noie dans les mots, tout en gardant une forme de désinvolture malgré l'excès de boisson, de chagrin, de manque de sommeil. On perçoit qu'un travail très rigoureux a été mené sur le texte par les deux acolytes du Théâtre Complice, Marie-Josée Gauthier et Denis Lavalou. Celui-ci livre une interprétation magistrale de cet homme perdu, écarté de son propre chemin de vie, un homme que l'amour a assommé mais que le désir réveille, qui s'accroche à une inconnue comme à une bouée de sauvetage. L'entendre soliloquer nous renvoie immanquablement à notre propre solitude : solitude de pensées, solitude de douleurs, solitude comme un refuge aussi, parfois. De son côté, la jeune Victoria Diamond semble flotter, mi-langoureuse mi-ennuyée, tranquillement immobile et silencieuse, contrastant fortement avec le pauvre hère qui s'adresse à elle en pensée et qui fait d'elle le vecteur de sa catharsis.

La scénographie est magnifique, avec des vitres immenses rappelant un aéroport et un écran géant sur lequel défilent tantôt des ombres de passagers, tantôt des silhouettes d'avions (…) Cette production est une vraie réussite.

LE QUATRIÈME par Yves Rousseau, mercredi 17 mars 2010

Avec « C'est ainsi mon amour que j'appris ma blessure », le Théâtre Complice explore à partir d'un puissant texte poétique, la suprême expression de l'humaine solitude dans toute les déchirements du rêve, et de l'illusion. (…) Cette scénographique moderne angularité de verre et d'acier dominante de hauteur se croise au gigantisme du monde extérieur bellement rendu par effets de projection (superbes jeux climatiques) d'arrière-plan, comme petit grain de sable de l'être dans la grande immensité de l'anonymat du monde. Dans le minimaliste du geste, et l'éthérée substance des mouvements, le propos bouillonne, porté par un comédien qui à des années-lumière de l'enflure dramatique et du manichéisme, anime son personnage de tous les paradoxes de l'humaine petitesse et grandeur : à la fois pauvre type, un peu rouleur de mécanique et frimeur, autoflagellatoire, sensible et d'un humour d'autodérision décalé, s'exposant de toutes ses vérités sous toutes les maladresses de ses lubies, errant de quelques amours perdus, le caractère s'égraine peu à peu de son construit. La fragile façade craque, se lézarde, et l'humanité toute nue et cicatricielle parle d'un terrible communal temps d'être. (…) La danseuse contemporaine Victoria Diamond incarne le muet rôle de la jeune femme assise et tuant le temps, avec un subtil flottement expressif mettant en valeur le décalage fantasmagorique de ce pauvre hère incarné avec éloquence.

Le texte, en blocs denses, intenses et cyclothymiques, représente tout un défi de rythme, d'expression, de minimalisme gestuel, de sens, et demande investissement total tant à l'acteur, qu'au spectateur. Le build-up climatique est aussi probant que la triste beauté du texte. À voir !

LA ROBE DE MA MÈRE

De Serge Marois, m.e.s. Sylviane Fortuny
Avec Denis Lavalou, Claudine Ledoux et Marcel Pomerlo
Arrière-Scène Béloeil, Maison Théâtre, CNA Ottawa et tournées européennes 2008-2011

Cahier JEU, Raymond Bertin nov. 2009

… production de l'Arrière-Scène a été une belle surprise et réjoui les enfants de 5 à 8 ans tout comme les adultes qui y ont assisté. Le spectacle déroute d'abord, à cause du texte aux dialogues hachurés, aux phrases syncopées, que les deux magnifiques comédiens Denis Lavalou et Marcel Pomerlo, en improbable duo de frères jumeaux, s'échangent, se lancent comme une balle, rattrapant au vol un mot de l'autre comme lui appartenant en propre.

LURELU volume 32 automne 2009, Raymond Bertin

Pour mon coup de cœur, dans le domaine du théâtre jeunes publics, (…) c'est à *La Robe de ma mère*, la nouvelle création de l'Arrière Scène, que j'apposerai le sceau de la plus belle surprise. Pour la sensibilité du texte de Serge Marois, (…) Pour l'idée de l'hommage, non pas d'un fils à sa mère mais de deux fils partageant les mêmes souvenirs d'enfance et le même amour, inconditionnel il va de soi, pour celle qui leur a donné la vie et le goût de cette dernière. Pour le plaisir évident du jeu des deux excellents comédiens, Denis Lavalou et Marcel Pomerlo, presque des jumeaux (…) Pour l'audace de la metteure en scène, Sylvia ne Fortuny, (…) Pour la voix envoutante, juste et puissante, de Claudine Ledoux, mezzo-soprano (…) Pour la facture visuelle épurée, et néanmoins très «parlante», de la scénographie, (…) Pour le vent de légèreté, de nostalgie du bonheur de l'enfance, d'humour et, osons le mot, de tendresse toute filiale qui parcourt les trois petits quarts d'heure de la représentation.

LE DEVOIR, MICHEL BÉLAIR Édition du samedi 16 et du dimanche 17 mai 2009

Disons-le tout de suite: voilà la plus belle chose que Serge Marois ait jamais écrite. Cette ode à la fratrie sur fond de dévotion à la mère est un texte lumineux d'intelligence et de subtilité dont la metteure en scène française Sylviane Fortuny (elle vient de signer aussi le Molière jeunes publics) sait tirer tous les fils et souligner la moindre nuance. Rien de plus réussi que ces 30 minutes avec des jumeaux (presque) identiques. (…) La mezzo-soprano Claudine Ledoux réussit à insuffler une présence toujours pertinente. Quant à Lavalou et à Pomerlo, ils s'amusent comme deux gamins!

MOITIÉ-MOITIÉ

de Daniel Keene, m.e.s. Kristian Frédric, dramaturgie Denis Lavalou
Avec Cédric Dorier et Denis Lavalou

Radio-Canada, émission Désautels, par Marie-Christine Trottier, mercredi 26 septembre 2007
Contrairement au titre, *moitié-moitié* est un spectacle total sans demi-mesure (…) Deux comédiens formidables complètement habités. Denis Lavalou - c'est lui qui aurait eu cette idée du texte de Daniel Keene - et l'autre comédien est Cédric Dorier. C'est vraiment sous les mots et sous le rythme que tout se passe. Une parole étouffée que ces deux-là vont nous livrer avec de temps en temps ce brin d'humour … (qui) nous arrive comme des petites touches de couleurs. (…) Tout ça a beaucoup de force notamment grâce à cette mise en scène qui est on ne peut plus inspirée. Je dis bravo à *moitié-moitié* !

MONTHEATRE.COM, David Lefebvre, jeudi 29 septembre 2007
La pièce possède de grandes qualités esthétiques. La mise en scène de Kristian Frédric s'ajuste parfaitement aux mots et aux rythmes que ceux-ci imposent : sa direction d'acteurs est précise (grâce, entre autres, au travail du corps effectué par Laurence Levasseur), à la fois réaliste et déphasée, décalée. Les deux comédiens (Denis Lavalou et Cédric Dorier) sont solides, se prêtant corps et âme au texte et à la mise en scène.

LE DÉLIT, Victor Raynaud, mardi 2 octobre 2007
Les deux acteurs, Cédric Dorier et Denis Lavalou sont remarquables. À l'aide de dialogues et parfois même de monologues très rythmés, ils réussissent à faire partager l'émotion que leur personnage ressent. Tout semble minuté et naturel, presque musical aux oreilles du spectateur. Cette musicalité gagne en puissance à mesure que la pièce se déroule. (…) *moitié-moitié* et une pièce très réussie, tant par cette mise en scène sobre et épurée que par un jeu d'acteur d'une aisance et d'une maîtrise extrêmes.

TOURNÉE FRANCE SUISSE - Janvier à mai 2008

LE TEMPS, Genève, Marie-Pierre Génécand vendredi 8 février 2008
Daniel Keene écrit avec talent sur l'homme et les méandres de sa psychologie. Pourtant, il s'en méfie. La preuve dans la pièce *moitié-moitié* où la réconciliation entre deux frères passe par la magie d'un rituel funéraire et la poésie saisissante d'une tombe creusée à même le sol de la cuisine (…) Une mise en scène impressionniste dans laquelle effets visuels et sonores viennent peu à peu détraquer un espace familier, un écrin à cran, parfait pour Cédric Dorier et Denis Lavalou qui composent une fratrie dévastée. (…) Des personnages servis par des comédiens à fleur de peau, hantés par leurs démons, puis libérés quand culmine la réconciliation.

LA LIBERTÉ, Fribourg, Élisabeth Haas, samedi 16 février 2008
Le ciné inspire une mise en scène réussie.
L'aîné, charismatique Denis Lavalou, est plus perturbé que ne le laisse transparaître son côté rustre et sauvage. Le cadet, touchant Cédric Dorier, n'est pas si fragile et enfant que ne le laisse supposer son corps rentré, noué. Ils échangent leurs vêtements et finissent par se ressembler, tels deux jumeaux. Il ne s'agit pas de personnages réalistes : Luke et Ned représentent tous les hommes, frères d'humanité. (…) Une œuvre forte.

L'HEBDO, Suisse romande, Anne-Sylvie Sprenger, mardi 18 février 2008
Sur scène, deux comédiens portent le joug du deuil maternel et de l'incompréhension de deux demi-frères devenus des étrangers: Denis Lavalou et le Lausannois Cédric Dorier, tous deux magnifiques. Ils sont les Caïn et Abel de cette tragédie de Daniel Keene, où la lumière guette toujours sous l'ombre noire et jaillit du tombeau même de leur mère. La poésie y côtoie l'humanité la plus désespérée. La langue est ciselée, quotidienne ou lyrique. Les gestes précis et vibrants d'une âme tour à tour féroce et bouleversante.

LA TRIBUNE DE GENÈVE, Lionel Chiuch 23-24 février 2008
Sous la mort, réelle ou affective, c'est la vie qui se tient en embuscade. Il suffit de creuser pour s'en convaincre. (…) On croyait étouffer et voilà que l'air surgit de toutes parts. Et avec lui une force silencieuse qui érige des totems sur les ruines du monde ancien. (…) Denis Lavalou et Cédric Dorier, qui jouent Luke et Ned, sont d'autant plus remarquables qu'il leur faut à la fois nourrir cet organisme et s'en détacher ! Le premier avec âpreté, le second en arborant une fausse fragilité. C'est pourtant bien la même détermination qui anime leurs personnages. Et qui, au terme d'une étonnante métamorphose, leur ouvrira l'horizon d'une possible réconciliation.

LA MARSEILLAISE, Denis Bonneville, samedi 29 mars 2008
Un huis clos âpre et tendu de Daniel Keene
Poignante et magnifiquement écrite, âpre et tendue, lancinante parfois mais fascinante toujours, cette histoire de fraternité et de gémellité, non sans ambiguïté, s'écoule comme un venin et comme un antidote. (…) Mais ce sont surtout les deux comédiens, Cédric Dorier et Denis Lavalou, qui saisissent aux tripes les spectateurs.

WWW.LESTROISCOUPS.COM, Paris, Estelle gap, dimanche 18 mai 2008
Dans un décor magnifique inspiré du cinéma américain des années 50 - quelque part entre Tennessee Williams et John Huston - le metteur en scène Kristian Frédric signe un spectacle fort et dérangeant. (…) On admire la

performance des comédiens. Denis Lavalou (Luke) réussit, avec une concentration exceptionnelle, à maintenir son corps sous tension, tandis que Cédric Dorier (Ned) impose une présence discrète et tourmentée.

PAROLES DE SPECTATEURS

Toute une performance d'acteurs! Annie Barsalou | Ven. 12 octobre
Un spectacle d'une grande intensité. Les acteurs parlent mais leurs corps crient ! On sent une appropriation complète et sensible du texte de Daniel Keene. Denis Lavalou et Cédric Dorier forment un duo d'acteurs d'une grande qualité qui vient nous toucher dans notre propre lien de filiation.

Moitié-moitié : pleinement satisfaite ! Adèle | Jeu. 11 octobre
Huis-clos très intéressant de deux frères qui se retrouvent dans la maison familiale sur le déclin. Au début de la pièce, tout semble les séparer : l'âge tout d'abord, puis l'alcoolisme de l'un - remarquablement joué par Denis Lavalou - et la trop grande solitude de l'autre. Puis la relation évolue au fil de la pièce, les ressentiments s'effacent et c'est les deux solitudes qui s'affrontent alors à nu.
Performance d'acteurs ! Sylvie Ferron | Lun. 1 octobre
Le jeu des deux acteurs fut exceptionnel. Ceux-ci ont offert une performance incroyable et ainsi donné vie à ces deux frères et à ce texte exigeant et étonnant, mais également touchant. Du théâtre fort, de qualité sur tous les points, à voir assurément.

LES JOUR FRAGILES

d'après Philippe Besson, adaptation et m.e.s. Denis Lavalou
Avec Marie-Josée Gauthier, Ginette Morin, Marcel Pomerlo
Théâtre de la Ville, Longueuil, Théâtre Prospero, Montréal, 2006-2007

VOIR, Montréal, par Christian Saint-Pierre, 1er mars 2007
Le Théâtre Complice s'est donné pour mission de faire découvrir à son public des oeuvres singulières. Depuis 1994, Denis Lavalou endosse ce mandat avec autant de jugement que de talent. Ces jours-ci, il ose porter à la scène *Les Jours fragiles*, un roman du Français Philippe Besson sur les derniers mois de Rimbaud. (…) Au coeur du spectacle mis en scène avec sobriété par Denis Lavalou, il y a Arthur, le magnétisme d'Arthur, brillamment endossé par un Pomerlo tourmenté, incandescent.

SRC, par Josée Bilodeau, mardi 21 février 2007
Au fil de ces *Jours fragiles*, une métamorphose s'opère au sein de la famille Rimbaud. C'est dans cette lente transformation, orchestrée par Denis Lavalou, que réside toute la beauté du spectacle.

Mon Théâtre.qc.ca, par Mélanie Viau, 21 février 2007
On sent un énorme respect dans la mise en scène, à fois pour la souffrance réelle de ces personnages historiques et pour les mots de l'auteur, qui sont restés pour le moins intègres dans l'adaptation. Car c'est de parole qu'il est question, et l'espace en entier y est consacré. Nul artifice, nul détail visuel dérangeant dans la scénographie de Paul Livernois et Denis Lavalou.

Nous sommes dans l'épique, dans l'action de raconter l'écriture, en morceaux, à soi-même, pour l'autre qui n'écoute pas assez par peur de se faire bousculer dans ses convictions. On reste figé, rivé à la bouche des trois protagonistes et on devient mal à l'aise. La tension est forte, la crise est condensée. La sobriété scénique et l'ouverture sur l'espace et la temporalité se peuplent de cette fusion passionnelle et haineuse entre les personnages, incarnés avec humilité et sensibilité. Le réalisme est profond, sans toutefois tomber dans une morosité qui souvent tue l'acte théâtral. Sans aucun doute, nous avons affaire ici à une mise en scène mature, subtile et sans prétention.

Il aurait été facile de tomber dans le cri et l'émoi avec un sujet aussi aride. Ce n'est pas le cas. Tout est retenu, laissant ainsi la crise planer et s'emparer violemment du silence des personnages sans s'étendre maladroitement dans un flot tragique et geignard. Sans être un divertissement facile, le spectacle de Denis Lavalou porte à réfléchir et se recueillir. À la sortie, nul vague à l'âme, mais une légère impression d'avoir appris quelque chose. Étrangement l'énigme semble se clarifier. Étrangement.

Le Délit, par Renaud Lefort, 27 février 2007
Adaptée du roman de Philippe Besson, la mise en scène de Denis Lavalou traverse avec dignité l'enfer rimbaldien et les derniers jours du poète.

ICI, par Maxime Catellier, jeudi 1er mars 2007

***Les Jours fragiles*, manifeste mise en boîte du mythe rimbaldien aux allures de requiem.**
Malgré l'extrême austérité qui se dégage des acteurs brillants de cette mise en scène non moins brillante de Denis Lavalou, il y a de la lumière dans les yeux de chacun des protagonistes, et cela fait vivre un théâtre non plus de dialogues mais de sentiment. (…) la scénographie, d'une grande simplicité, montre bien les fractures du temps comme des caractères, la mère trônant devant ses enfants qu'elle a enterré un à un.

ROCHE, PAPIER, CISEAUX...

de Daniel Keene, m.e.s. Denis Lavalou & Marie-Josée Gauthier
Avec Daniel Gadouas, Marie-Josée Gauthier, Denis Gravereaux, Sharon Ibgui, Denis Lavalou
Théâtre Espace Libre – Maisons de la Culture de Montréal, 2005-2006

Le Devoir, par Solange Lévesque - édition du lundi 10 janvier 2005

Magnifique soirée du Théâtre Complice

Avec ces trois courtes pièces de Daniel Keene, auteur australien contemporain qui n'a jamais été joué au Québec mais qui connaît une popularité croissante en Europe, il y a bien des chances que le Théâtre Complice fasse parler de lui, car le spectacle d'excellente tenue qu'il offre actuellement mérite qu'on en dise tout le bien qu'on en pense autant qu'il mérite d'être vu. (…) Les trois pièces se déroulent dans un décor unique, sur une scène toute en largeur recouverte de cailloux. La sobriété et la pudeur pourraient être citées comme président à toutes les composantes du spectacle : la scénographie comme l'interprétation, les costumes, le maquillage et les coiffures comme la mise en scène dans son ensemble.

Mais la plus étonnante des pièces est la dernière intitulée *la pluie*. Une vieille dame jouée par Denis Lavalou est assise avec un panier de légumes qu'elle pèle, tandis qu'elle raconte l'obsédante histoire, probablement composée de fantasmes autant que de souvenirs, de tous ces trains en partance, chargés de passagers qui devaient abandonner à la gare au moment du départ, des lunettes, des chaussures, des vêtements, des objets personnels, des biens précieux, etc... (…) Les tics langagiers et les gestes rigides que Denis Lavalou prête au personnage font efficacement saisir le caractère insidieux des séquelles de la guerre dont la vieille dame est devenue victime. (…) Trois histoires bouleversantes, une soirée qui marque.

La Presse, Édition du jeudi 7 janvier 2005 par Ève Dumas

Tandis qu'elle épluche carottes et pommes de terre, la vieille dame de *la pluie* - personnage que Denis Lavalou compose avec une précision admirable - raconte comment elle a fait de sa maison une sorte de musée de l'Holocauste. Au fil du temps, ces souvenirs sentimentaux ont rempli la maison, si bien que la dame dut s'installer dans la cour. C'est à mon goût la plus fine, la plus poétique et la plus originale des trois pièces. (…) Le Théâtre Complice nous propose un bel échantillon de l'écriture de Daniel Keene.

Radio-Canada, par Josée Bilodeau

Des exilés de la société

Dans un décor magnifique de Paul Livernois et Denis Lavalou transformé suivant le besoin par les éclairages de Stéphane Ménigot, (…) ces histoires de destins individuels vont bien au-delà des faits divers. Elles frappent fort, nous ramènent à notre condition humaine et à la force du destin, et surtout à l'impératif besoin de garder sa dignité, malgré ce qu'il peut en coûter.

De grands comédiens

Les textes de Keene, traduits par Séverine Magois, sont puissants, percutants. Leur concision et leur musicalité, particulièrement dans les deux monologues, impressionnent, d'autant qu'ils sont portés par de grands comédiens. (…) Ce travail soutenu d'attention est bien vite récompensé par ***La pluie***, où Denis Lavalou incarne une vielle femme bouleversante. Sans aucun doute, il s'agit d'un grand moment de théâtre.

THE GAZETTE, Montréal 12 javier 2005, par Matt Radz

The acting is exceptionnal in a production that seizes the rhythm of the playwright's highly charged language to create the « explosive emotional resonances » Keene says he seeks to achieve through «narrative compression... the strongest possible utterance with the fewest number of words. »

VOIR, Édition du 13 janvier 2005 par Stéphane Despatie

En plus de nous faire découvrir un auteur qui se fait de plus en plus remarquer sur la scène internationale, **Denis Lavalou** et **Marie-Josée Gauthier** nous proposent un travail tout en finesse. (…) Dans ***La Pluie***, Denis Lavalou (cette fois comédien) revêt la peau d'une vieille dame qui, en pelant des légumes méthodiquement, trace des sillons importants de la mémoire historique à travers son histoire personnelle. Un moment de théâtre touchant, souvent subtil et qui dérange avec intelligence.Le Délit, journal étudiant, 11 janvier 2005, par Flora Lê

Avec des textes singuliers mais pleins d'humanité, on comprend que la prose de Keene ait touché tout particulièrement les deux maîtres d'œuvre du Théâtre Complice, Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier. (…) Dans le dernier monologue bouleversant, interprété doucement par Denis Lavalou, on découvre enfin ce que la mémoire offre d'humanité à ces personnages dépouillés. Cette pièce est désarmante par sa simplicité, et l'émotion n'en est que plus vibrante, dénuée d'artifices. Voilà une adaptation heureuse de l'auteur australien, qui fait honneur à un texte par la mise en scène éclairée de Gauthier et Lavalou.

Cahiers de théâtre JEU N° 115, juin 2005, par Lise Gagnon

Il convient de saluer l'initiative du Théâtre Complice de nous proposer cet univers exigeant, trouble et troublant, et plus encore, d'avoir donné une voix si juste aux exilés de Keene. Rarement, en effet, a-t-on le loisir d'assister à un théâtre

dépouillé accordant une si belle place à la langue, à une langue qui cherche à nommer l'essentiel. [...] A la mise en scène et direction d'acteurs, Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier ont su rendre la rythmique très particulière des textes de Keene. Sans pathos, sans enflure, toujours en intériorité mais avec clarté. Il y avait là un travail de ciselure sur le texte, une retenue et une simplicité qui ont dû demander des mois de travail pour aller à l'essentiel de l'œuvre. [...] Oui, j'ai beaucoup aimé. La retenue, la pudeur, la dignité de ces êtres. Et la force de cette compagnie, qui non seulement nous a fait découvrir un auteur majeur, mais a interprété et mis en scène son œuvre avec tant d'intelligence et d'authenticité.

ICI, 22 décembre 2005 Les voix de l'année, par Amélie Giguère

En janvier, le Théâtre Complice, reçu à Espace Libre, nous a fait découvrir l'univers de l'Australien Daniel Keene. Parmi les trois courtes pièces de *Roche, papier, ciseaux..., La Pluie* est celle qui a le plus enchanté. Seul sur la scène, Denis Lavalou a incarné avec grâce et vérité une vieille dame qui avait des souvenirs à raconter. Un pur bonheur de goûter le temps de la mémoire.

VOIR, revue de l'année, par Stéphane Despatie
la scène théâtrale : 9 spectacles marquants 15 décembre 2005

Roche, papier, ciseaux..., pour sa puissance d'évocation et la compréhension du texte, et pour cette scène inspirée de la nouvelle *La Pluie*, où Denis Lavalou incarne une vieille femme qui, par le biais de ses simples et personnels souvenirs, arrive à sauvegarder les mémoires nécessaires d'un peuple, d'un siècle. Un moment de grâce comme il y en a trop peu.

NATHALIE SARRAUTE ou TOUS LES ÉTATS DU DIRE

de Nathalie Sarraute, montage et m.e.s. Denis Lavalou
Avec Christian Bégin, Françoise Faucher, Marie-Josée Gauthier, Denis Lavalou, Marie-Louise Leblanc
Festival de Trois, Maison des Arts de Laval, 2004

Cahiers de théâtre JEU 113, décembre 2004, par Christian Saint Pierre

Avec ***Nathalie Sarraute ou Tous les états du dire***, Denis Lavalou orchestre son propre collage des écrits d'une figure incontournable des lettres françaises. Sur une scène aux allures de café branché, Christian Bégin, Françoise Faucher, Marie-Josée Gauthier, Marie-Louise Leblanc et Lavalou lui-même défendent la mécanique linguistique de Sarraute avec beaucoup de savoir-faire. À la hauteur des raisonnements athlétiques de l'écrivaine à propos des stratagèmes de la langue française et des comportements des humains entre eux, les membres de la distribution font preuve d'une aisance certaine. Répondant aux exigences d'ordre rythmique, ils naviguent tout naturellement dans l'univers exigeant de celle qui consacra une grande partie de son œuvre à analyser ce qu'elle appelait les tropismes, ces mouvements instinctifs des individus les uns vers les autres. Nous savions que les observations de l'auteure d'origine russe témoignaient d'une rare lucidité, mais la lecture nous fait entendre un humour et une dérision que nous connaissions moins bien. Donnant toute la place à une parole vive et dynamique, aux résonances et aux fracas de la langue, Denis Lavalou a théâtralisé avec doigté une écriture que plusieurs considèrent à tort comme exclusivement littéraire.

LE SHAGA, et YES, PEUT-ÊTRE

de Marguerite Duras, m.e.s. Denis Lavalou
Avec Estelle Clareton, Marie-Josée Gauthier, Denis Lavalou
Théâtre La Chapelle – Théâtre du BIC - Maisons de la Culture de Montréal, 2002-2003

LE DEVOIR 25.09.2002, par Sophie Pouliot

Un trio qui fait mouche - Fait étonnant pour ceux qui ne connaissent que les grands lignes de son œuvre, la mytique auteure française Marguerite Duras a écrit quelques comédies pour le théâtre, jouant de l'absurde pour mieux dénoncer les inepties qui, selon elle, sapaient alors les assises de la société. (…) De réflexions cinglantes en jeux de mots habiles, les textes de Duras touchent inévitablement leur cible. Notons qu'ils sont bien servis par Estelle Clareton, Marie-Josée Gauthier et Denis Lavalou. Ils savent si bien entrer dans la peau de leurs personnages que le spectateur aura du mal à les reconnaître d'une pièce à l'autre. Ils sont justes et bien dirigés par Denis Lavalou qui, soit dit en passant, possède un faciès particulièrement adapté au registre comique.

LA PRESSE 01.10.2002, par Ève Dumas

Le Théâtre Complice nous fait découvrir une Duras fantaisiste, légère, de plain-pied avec le climat d'anticonformisme qui régnait à l'époque. (…) L'Absurde, le vrai, et non tous ces ersatz que l'on voit apparaître chez tous ces auteurs qui ne maîtrisent pas le genre, n'a pas pris une ride. Il sait encore traduire notre incapacité de communiquer, de se comprendre, de trouver satisfaction dans un monde en perte de sens. (…) La mise en scène comme l'interprétation sont réussies. Les trois comédiens portent le texte dans le corps, possédés. Comme ils ont tous tâté de la danse, le résultat est fluide et incarné.

Chaîne Culturelle de RADIO-Canada
Émission AUX ARTS ETCETERA 25.09.2002, par André Ducharme

André Ducharme – Permettez-mois de remettre un peu le Théâtre Complice dans le contexte ; d'abord simplement rappeler que moi, j'avais beaucoup aimé en 1996, ***Dialogue avec un brillant partenaire***, des textes de Jean Tardieu, qui m'avaient permis d'ailleurs de découvrir le jeu de Denis Lavalou, et en l'an 2000, le Théâtre Complice a produit deux courtes pièces de Marie-Line Laplante, ***L'Homme Assis*** et ***Comme des chaises***, où ça m'a permis de retrouver encore une fois Denis Lavalou. Dans ces deux pièces, Marguerite Duras expérimente, un peu à la manière d'Eugène Ionesco, la dérision du langage et la destruction de toute logique. Alors donc, on est dans le théâtre absurde avec tout ce que ça comporte de coq-à-l'âne et de dérapages. Mais on reconnaît aussi la signature de Marguerite Duras qui est une écriture pleine d'ellipses, pleine de silences et de sous-entendus.
Johanne Despins – Et l'interprétation ? vous avez salué …
André Ducharme – Elle est magnifique. Les comédiens sont épatants. D'abord, ils nous font entendre sous chaque mot la musique, la fameuse petite musique de Marguerite Duras, on l'entend sous chaque mot. (…) Il faut se laisser porter par le climat, par la musique, par le rythme aussi de ces deux pièces, mises en scène de façon assez efficace par Denis Lavalou qui passe du mouvement à l'immobilisme, suivant par cela les rythmes de la langue de Duras.

Commentaire de JACQUES ROSSI, metteur en scène

Il y a, de l'écriture textuelle à l'écriture scénique, pleins de correspondances qui se répondent sans jamais tomber dans l'illustration. Cette mise en scène légère (au sens où elle ne cherche ni à appuyer ni à dramatiser à outrance), souple et fine montre à l'évidence que son auteur sait circonscrire une œuvre et tenir une ligne directrice sans s'enfermer dans une direction trop rigide. Car ça respire sur le plateau, ça vit, au sens organique du terme.

Commentaire de ROLAND LAROCHE, comédien et metteur en scène

Une excellente distribution. Une direction d'acteur qui exige des comédiens une totale cohérence dans le comportement comme dans l'énoncé de ce texte qui aurait pu nous perdre. La vérité toujours présente chez chacun. La poésie que chacun véhicule, cette qualité d'étonnement sans cesse renouvelé, tout dans l'interprétation contribue à soutenir notre intérêt tout comme à vouloir connaître où tout ça va nous mener.

L'HOMME ASSIS et COMME DES CHAISES

textes et m.e.s. Marie-Line Laplante
Avec Marie-Josée Gauthier, Michel Bérubé, Denis Lavalou, Vincent Magnat, Michel Lavoie, Dominic Lavallée
Salle Fred Barry du Théâtre Denise Pelletier – Maisons de la Culture de Montréal, 2000-2001

LE DEVOIR, par Solange Lévesque

Le spectacle souffre d'une distribution inégale. Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier y offrent cependant de solides performances. Denis Lavalou possède la présence, l'expérience et l'autorité nécessaires pour camper ce chef de bande. Marie-Josée est excellente dans le rôle de Tuppe ; vive, ingénue, sans âge, elle donne son relief au texte.

Chaîne Culturelle de RADIO-Canada, par André Ducharme

Ce sont deux pièces qui donnent une vision de la condition humaine en évitant toute lecture psychologique. (…) Denis Lavalou fait une performance incroyable dans le rôle de Môle qui est assis sur sa chaise comme Job est assis sur son tas de fumier.

DIALOGUE AVEC UN BRILLANT PARTENAIRE

de Jean Tardieu, m.e.s. Marie-Josée Gauthier
Avec Jocelyn Desjarlais, Denis Lavalou
Salle intime du Gesù, 1996

Chaîne Culturelle de RADIO-Canada, par André Ducharme

J'ai été complètement soufflé et captivé par un comédien que je ne connaissais pas, Denis Lavalou. Il a une tête incroyable. Il a la boule à zéro, il a des yeux aimants dans le sens qui aimantent, il a une présence incroyable, un corps élastique, une souplesse, une diction... Je pense que Jean Tardieu aurait beaucoup aimé... C'est vraiment la découverte de ce comédien qui m'a fait particulièrement apprécier ce spectacle.